

VIOLENCE ET RESISTANCE

Plaidoyer pour la (sur)vie des peuples autochtones d'Amazonie

Par Rember Yahuarcani

L'histoire de la société indigène au cours des derniers siècles peut se résumer en deux mots : violence et résistance.

VIOLENCE

Par violence, j'entends tous les processus sociaux qui ont eu un impact sur nos peuples, qu'ils soient petits ou grands. À la fin du 19ème et au début du 20ème siècle, *l'Hevea Brasiliensis*, communément appelé hévéa ou arbre à caoutchouc, a été envisagé comme le miracle économique d'un pays sortant de la guerre traumatique du Pacifique, où le Pérou, allié à la Bolivie, a affronté le Chili. Mais ce "miracle" aura aussi un impact dévastateur sur cinq nations de l'Amazonie péruvienne : les Uitotos, les Boras, les Ocainas, les Resígaro et les Andoques ; ce dernier peuple disparaîtra complètement à la fin des années 30. Le boom du caoutchouc était une conséquence de la forte demande des industries européennes et nord-américaines, et son déclin en 1914 sera dû à l'entrée en production des plantations que la Grande-Bretagne avait établies dans ses colonies d'Asie du Sud-Est, avec des graines importées en contrebande depuis le Brésil.

Le travail était basé sur un système appelé "habilitation", qui consistait à remettre aux Indiens des biens manufacturés qu'ils devaient payer en caoutchouc. Les prix des marchandises étaient surévalués et le prix du caoutchouc sous-évalué, de sorte qu'il fallait plusieurs années pour payer une machette, un couteau ou un pantalon. Les dettes acquises par les parents étaient héritées par les enfants si ces derniers ne parvenaient pas à les rembourser de leur vivant. Ainsi, les relations commerciales asymétriques des exploitants de caoutchouc ont généré des dettes que les indigènes n'ont jamais réussi à rembourser. Le miracle du caoutchouc a fait plus de 40 000 victimes, dont des enfants, des bébés, des femmes, des hommes, des grands-pères et des grands-mères.

Les photographies du Français Eugène Robuchon et les livres tels que *La Voragine* du Colombien José Eustacio Rivera ; *Le Rêve du Celte* de Mario Vargas Llosa ; les rapports et autres lettres sur les atrocités du Putumayo de l'Irlandais Roger Casement ; "Le livre rouge du Putumayo", de Norman Thompson et Roberto Pineda Camaño, donnent un compte rendu palpable des crimes commis contre les nations indigènes des fleuves Putumayo, Caquetá et Igara-Paraná.

À son retour du fleuve Putumayo, Roger Casement a emmené deux Indiens Uitano, Omarino et Ricudo, dont l'histoire a été publiée dans le *British Daily News* en 1911. L'idée de Casement était qu'ils puissent dénoncer physiquement le drame qu'ils vivaient dans leurs territoires. Selon Survival International, les dernières déclarations de ces deux Uitotos étaient : "Londres est magnifique, mais le grand fleuve et la jungle où volent les oiseaux sont encore plus beaux. Un jour, nous reviendrons", ont-ils été publiés dans le quotidien. Après cela, on n'a plus jamais entendu parler d'eux. Le grand seigneur du caoutchouc péruvien, Julio César Arana, propriétaire de l'Amazon Rubber Company, entreprise britannique, a également emmené un Indien Uitoto appelé Juan Aymena au Royaume-Uni. Nous ne savons presque rien de lui. Les Uitotos de Colombie et du Pérou, depuis 2012, demandent des réponses au gouvernement britannique pour savoir ce qui est arrivé à ces trois de nos ancêtres et pourquoi personne ne sait ni où ils sont allés ni ce qu'ils ont fait par la suite.

Selon le système juridique : "Les personnes touchées directement ou indirectement par un crime de cette ampleur ont toujours le droit de savoir, même si une longue période s'est écoulée depuis la date à laquelle l'infraction a été commise, qui était l'auteur, à quelle date et dans quel lieu elle a été commise, comment elle a été commise, pourquoi il a été exécuté, où se trouve sa dépouille...".

En 1959 est publié le livre *La conquête du Pérou par les Péruviens* de Fernando Belaunde Terry, admirateur de Julio Cesar Arana, qui deviendra président du Pérou en 1963 et mettra en pratique sa thèse de l'exploitation de l'Amazonie, pour laquelle il construira "la route de la jungle". La nouvelle route a apporté non seulement le "progrès" tant attendu par les Péruviens, mais aussi le trafic de drogue, le terrorisme et les exploitants forestiers. Au début de 1964, les Indiens Matsés ont repoussé une invasion de bûcherons qui avaient pénétré sur leur territoire. A cette occasion, deux bûcherons ont été tués par les Matsés. Des plaintes ont été déposées auprès du président qui a ordonné à l'armée de l'air de bombarder les villages d'où l'attaque était censée partir. Des sources de l'époque indiquent que des hélicoptères ont non seulement mitraillé les huttes de trois villages, mais qu'avec le soutien aérien étranger (étatsunien pour être précis), du napalm aurait été utilisé contre les indigènes, qui se défendaient principalement avec des arcs et des flèches. Ces faits ont été documentés par des chercheurs tels que Stefano Varese, Alberto Chirif et Ricardo Virhuez. Je tiens à mentionner que Fernando Belaunde est considéré aujourd'hui par l'histoire du Pérou comme un champion des droits de l'homme et un défenseur des valeurs démocratiques.

En 2009, Alan García Perez a signé l'accord de libre-échange entre les États-Unis et le Pérou. Les indigènes ont de nouveau vu leurs droits violés et ont exigé l'abrogation de plusieurs décrets qui menaçaient leurs territoires et leur survie. Ces protestations sont connues sous le nom de "massacre de Bagua". Les affrontements ont fait 23 morts parmi les policiers et 10 parmi les autochtones, et un disparu. Des années plus tard, Alan Garcia, cet autre démocrate, devait prendre un revolver et se tirer une balle dans la tête, au moment où les procureurs péruviens venaient chez lui afin de l'arrêter pour faits de corruption.

RÉSISTANCE

Le cycle naturel de l'une des régions les plus vulnérables de la planète a commencé à changer il y a plusieurs décennies, mais ces dernières années, ce changement est devenu plus visible encore pour ses habitants, et il y a mille raisons de s'inquiéter. Il affecte et transforme la vie de millions de citoyens vivant dans la plaine amazonienne. Il n'est pas difficile d'imaginer que nous sommes à la veille d'une catastrophe mondiale.

En tant qu'autochtones ayant un pied dans la communauté et un pied dans la ville, nous sommes confrontés à un grand dilemme : comment protéger nos peuples ? Combiner l'ancestral avec le moderne, l'ancien avec le contemporain. Créer et générer un véritable dialogue, où la valeur de la parole est sauvegardée. La tâche est grande, la responsabilité plus grande encore. C'est pourquoi nous croyons fermement que, malgré tous les efforts déployés par les États d'Amérique latine pour apporter le développement et le progrès aux communautés, ils n'y ont malheureusement pas réussi. Les autochtones, qui connaissent leur espace et leur monde, doivent s'autonomiser et décider de leur propre destin. Ils doivent retourner à leurs origines afin de se tourner vers l'avenir. Ils doivent repenser leur identité et la renforcer. Ils doivent générer de nouvelles connaissances et technologies pour le bien commun. Ils doivent participer aux

grandes décisions politiques et créer des ponts entre les savoirs académiques et ancestraux. Ils doivent porter comme un étendard l'Histoire, la voix et les valeurs de leurs ancêtres.

Les jeunes indigènes doivent tirer le meilleur du savoir occidental. Les gouvernements doivent nous donner la possibilité d'accéder aux nouvelles connaissances, telles que les arts et les sciences humaines, les sciences et l'informatique, l'ingénierie, l'industrie, la construction, la médecine, les nouveaux médias, etc. Ces nouvelles connaissances seront d'une aide précieuse pour permettre aux populations autochtones de s'intégrer dans le pays et de commencer à proposer des projets de développement. L'indigène ne doit plus jamais être considéré comme un citoyen inférieur ou de seconde zone.

Si nous recherchons une véritable inclusion, nous ne devons pas commettre les mêmes erreurs qu'autrefois, et si nous aspirons à une véritable et non à une pseudo-démocratie, il nous appartient de choisir et d'exiger que les autorités qui composent notre système soient intègres et dotées d'un haut niveau d'éthique, d'engagement et de responsabilité civique afin que des questions aussi importantes que la justice, l'extrême pauvreté, la violence, le trafic de drogue, la traite des êtres humains, la corruption, l'appropriation illégitime et illégale de nos savoirs traditionnels ne soient pas l'objet de purs discours politiques. Nous nous devons également de renforcer nos institutions démocratiques et nos propres institutions indigènes. Par conséquent, tout acte indigène doit être un "acte politique" pour faire connaître nos revendications historiques.

Si nous parvenons à créer une génération fière de ses racines, tolérante et respectueuse des différences, où l'interculturalité n'est pas un obstacle, mais plutôt un atout, nous aurons préparé un avenir plus égalitaire ; dans lequel nous aurons finalement transformé l'invisibilisation - désagréable et douloureuse, que nous n'avons jamais demandée, mais à laquelle nous avons été soumis pendant des siècles - en réalités plus positives pour tous.

Rember Yahuarcani López

Phare de Tréhiguier, Bretagne
Discours prononcé le 28 mai 2022
à l'occasion de l'inauguration de
ToTeM, les pieds sur Terre, la tête dans les nuages
installation artistique créée conjointement avec Christian Bendayan
résidence Oeil Vert / AFD

RESISTENCIA Y VIOLENCIA

Defender la vida de los pueblos indígenas en la Amazonia

VIOLENCIA

La historia de la sociedad indígena a lo largo de los últimos siglos se puede resumir en dos palabras: violencia y de resistencia. Y con violencia me refiero a todos los procesos sociales que han impactado en nuestros pueblos, sean estos pequeños o grandes. A finales del siglo XIX y principios del XX, el *Hevea Brasiliensis*, comúnmente conocido como *árbol del caucho*, se proyectaba como el milagro económico para un país que salía de la traumática guerra del Pacífico, donde Perú aliado de Bolivia, se enfrentó a Chile. Pero este milagro impactaría de forma devastadora en 5 naciones de la Amazonía peruana: Los Uitotos, Boras, Ocainas, Resígaro y

Andoques; este último desaparecería totalmente para finales de 1930. El auge del caucho fue consecuencia de la fuerte demanda de las industrias europeas y norteamericana, y su declive en 1914 se debió a la entrada en producción de las plantaciones que Gran Bretaña había establecido en sus colonias del sudeste asiático, con semillas llevadas de contrabando desde Brasil.

El trabajo se basó en un sistema que se llama la “habilitación”, que consiste en entregar bienes industriales a los indígenas para que estos lo paguen con caucho. Los precios de los bienes eran sobrevaluados y el precio de la goma subvaluada, de tal forma, que pagar un machete, cuchillo o pantalón tomaba varios años. Las deudas adquiridas por los padres eran heredadas a los hijos, si este no lograba cancelarlo en vida, por lo tanto, las relaciones comerciales asimétricas de los caucheros generaron deudas que los indígenas nunca lograban pagar. Más de 40 000 víctimas dejó el milagro del caucho, entre niños, bebés, mujeres, varones, abuelos y abuelas.

Fotografías del francés Eugene Robuchon, y libros como “La Voragine”, del colombiano José Eustacio Rivera; “El Sueño del Celta, de Mario Vargas Llosa; “El libro azul británico, Informes de Roger Casement y otras cartas sobre las atrocidades en el Putumayo, del irlandés Roger Casement; “El libro rojo del Putumayo”, de Norman Thompson y Roberto Pineda Camaño, dan cuenta palpable de los crímenes cometidos contra las naciones indígenas, del río Putumayo, Caquetá e Igará-Paraná.

Al retorno de su viaje del río Putumayo, Roger Casement tomó dos indígenas uitotos: Omarino y Ricudo, esta historia se dio a conocer en el diario británico Daily News, en 1911. La idea de Casement es que ellos denunciaran físicamente el drama que estaban viviendo en sus territorios. Según la organización Survival International, las últimas declaraciones que hicieron estos dos uitotos fueron: “Londres es maravilloso, pero el gran río y la selva donde vuelan los pájaros, son más hermosos. Algún día volveremos”, fueron publicados en el daily news. Tras esto, no se volvió a saber nunca más de ellos. El gran cauchero peruano, Julio César Arana, propietario de la Amazon Rubber Company, la empresa de capitales ingleses, también llevó a Reino Unido un indígena uitoto llamado Juan Aymena. Sabemos casi nada de él. Los uitotos de Colombia y Perú, a partir del 2012, venimos solicitando al gobierno inglés respuestas para saber que pasó con estos tres ancestros nuestros. Porque nadie sabe a donde fueron o qué hicieron ellos.

Según el sistema jurídico: *“Las personas, directa o indirectamente afectadas por un crimen de esa magnitud, tienen derecho a saber siempre, aunque haya transcurrido mucho tiempo desde la fecha en la cual se cometió el ilícito, quién fue su autor, en qué fecha y lugar se perpetró, cómo se produjo, por qué se le ejecutó, dónde se hallan sus restos, entre otras cosas”*

En 1959 se publicaba el libro, “La conquista del Perú por los peruanos”, de Fernando Belaunde Terry, admirador de Julio Cesar Arana, que llegaría a presidencia en 1963 y pondría en práctica su tesis de explotación de la Amazonía, para ello construyó “la carretera marginal de la selva”. Con la nueva vía no solamente llegó el ansiado “progreso” para los peruanos, sino también el narcotráfico, el terrorismo y los madereros. A comienzos de 1964 los indígenas Matsés repelieron una invasión de madereros que entraron a su territorio. En esa ocasión murieron dos *madereros* a manos de los Matsés. Las quejas fueron elevadas hasta el Presidente quien ordenó a la Fuerza Aérea bombardear las aldeas de donde se supone partió el ataque. Las fuentes de la época indican que los helicópteros no sólo ametrallaron las chozas de tres aldeas sino que también, con apoyo aéreo extranjero, (estadounidense para ser preciso), se habría usado napalm contra los indígenas, que se defendían principalmente con arcos y flechas. Estos hechos fueron documentados, por investigadores como Stefano Varese, Alberto Chirif y Ricardo Virhuez. No quiero dejar de mencionar que Fernando Belaunde es considerado el por la historia peruana como un paladín de los derechos humanos y defensor de los valores democráticos.

En el 2009, Alan García Pérez, firmaba el Tratado de Libre Comercio entre USA y Perú. Los indígenas nuevamente se vieron vulnerados sus derechos y exigieron la derogación de varios decretos que atentaban contra sus territorios y supervivencia. Aquellas protestas llegaría a ser conocida como la “masacre de Bagua”. Los enfrentamientos tuvieron un saldo de 23 policías y 10 indígenas muertos, y 1 desaparecido. Años despues Alan Garcia, otro democrata, cogería un revolver y se dispararía en la cabeza, al ver que la fiscalía peruana llegaba a su casa para detenerlo por corrupción.

RESISTENCIA

El ciclo natural de una de las zonas más vulnerables del planeta ha comenzado a cambiar hace décadas, pero hace pocos años se ha vuelto más visible para sus pobladores, y hay mil razones para preocuparse. Está afectando y transformando la vida de millones de ciudadanos que viven en la llanura amazónica. No es difícil imaginar que nos encontremos en la víspera de una catástrofe mundial.

Los indígenas que tenemos un pie en la comunidad y otra en la ciudad, nos encontramos ante el gran dilema de -cómo- proteger a nuestros pueblos. Combinar lo ancestral con lo moderno, lo antiguo con lo contemporáneo. Crear y generar un diálogo verdadero, donde se rescate el valor de la palabra. La tarea es grande, la responsabilidad es mucho más. Por eso, creemos firmemente que al margen de todos los esfuerzos que realizan los estados latinoamericanos por llevar desarrollo y progreso a las comunidades, desafortunadamente no lo han logrado. El indígena, conocedor de su espacio y de su mundo, debe empoderarse y decidir el destino de los suyos. Debe retornar a los orígenes para mirar el futuro. Debe repensar su identidad y fortalecerla. Debe generar nuevos conocimientos y tecnologías para el bien común. Debe ser partícipe de las grandes decisiones políticas y generar colaboraciones entre el conocimiento académico y ancestral. Debe llevar como insignia la historia, la voz y los valores de sus ancestros.

Los jóvenes indígenas debemos aprender lo mejor del conocimiento occidental. Los gobiernos deben brindarnos la oportunidad de acceder a nuevos conocimientos, como por ejemplo las Artes y Humanidades, las Ciencias e Informática, la Ingeniería, la Industria, la Construcción, la Medicina, los Nuevos Medios, etc. Estos nuevos conocimientos serán de valiosa ayuda para que el indígena logre integrarse al país y comience a proponer proyectos de desarrollo. ***El indígena nunca más deber ser visto como un ciudadano inferior o de segunda clase.***

Si buscamos una verdadera inclusión no debemos cometer los mismos errores de antaño, y si aspiramos a una verdadera y no a una pseudo-democracia, está en nuestras manos elegir y exigir que las autoridades que conforman nuestro sistema sean íntegras y con un gran nivel de ética, compromiso y responsabilidad ciudadana. Donde temas tan relevantes como la justicia, la pobreza extrema, la violencia, el narcotráfico, la trata de personas, la corrupción, la apropiación de conocimientos no sean solamente meros discursos políticos. Debemos fortalecer nuestras instituciones democráticas y de igual modo nuestras instituciones indígenas. Por eso, cada acto indígena deber ser un “acto político” para hacer llegar nuestras demandas históricas.

Si logramos crear una generación orgullosa de sus raíces, tolerante y respetuosa de las diferencias, en donde la interculturalidad no sea un obstáculo, más bien una ventaja, nos habremos preparado para un futuro con una mayor igualdad. Y donde por fin la desagradable y dolorosa invisibilización, que nunca pedimos, pero a la que hemos sido sometidos por siglos, la hayamos transformado en realidades más positivas para todas y todos.

Rember Yahuarcani López